

Richard Attenborough

Des héros ambivalents

Mathieu Perreault

Numéro 205, novembre–décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Perreault, M. (1999). Richard Attenborough : des héros ambivalents. *Séquences*, (205), 9–10.

RICHARD ATTENBOROUGH

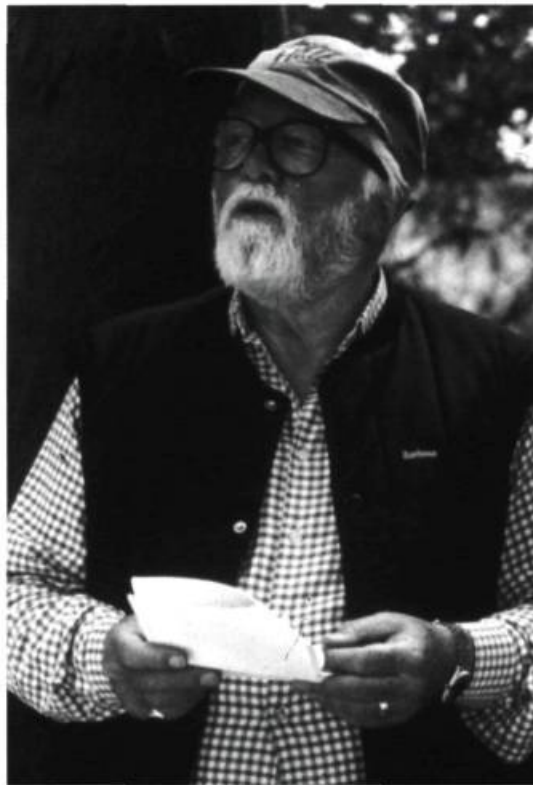
Des héros ambivalents

Branle-bas de combat début septembre à Montréal: Richard Attenborough et Pierce Brosnan présentent leur dernier film, **Grey Owl**, qui décrit la vie du premier écolo médiatique du Canada. Blanc mais se faisant passer pour un métis, Archibald Belaney annonce l'autre figure dominante de l'environnementalisme canadien, David Suzuki.

propos recueillis par Mathieu Perreault

Quand il avait cinq ans, Richard Attenborough a été grandement impressionné par la prestation de Grey Owl, un Amérindien écologiste qui soulevait les foules au Royaume-Uni dans les années trente. Six ans plus tard, son père l'a emmené voir le **Gold Rush** de Charles Chaplin, qui l'a «renversé» par sa capacité à «faire rire et à faire pleurer presque en même temps». À seize ans, le futur Lord Attenborough a claqué la porte de l'école, n'en pouvant plus de sa discipline absurde. En 1962, à vingt-neuf ans, la vie de paria des intouchables indiens le heurte de plein fouet. De ces quatre moments ont émergé **Grey Owl**, **Chaplin**, **A Bridge too Far** et **Gandhi**. On ne peut reprocher au cinéaste de ne pas avoir les idées claires.

La subtilité n'est pas la marque de commerce du réalisateur britannique: ses films sont solennels au point de ressembler à ces grandes toiles avec scène de bataille qu'affectionnaient les rois comme arrière-plan de leur autoportrait équestre. Quand il veut marquer un point, il ne craint pas de se faire édifiant: ses héros tiennent de la caricature et s'acheminent dignement vers l'instant marquant de leur vie, qu'Attenborough n'hésite pas à inventer.



Dans son dernier film, par exemple, «le moment où Grey Owl avoue à Gertrude Bernard qu'il n'est pas indien n'a jamais eu lieu: elle ne l'a su qu'après sa mort, dans un article de journal», explique-t-il à *Séquences*. «Mais il fallait un sommet dramatique et il fallait que ce soit cet aveu». Lord Attenborough a aussi balayé sous le tapis les problèmes éthyliques héréditaires de Grey Owl.

L'intérêt d'Attenborough pour les causes justes lui provient de ses parents «radicaux». «Ils nous ont permis, à moi et à mes deux frères, de vivre notre vie complètement, mais toujours en relation avec la société», se souvient-il. «Nous avons accueilli des enfants de réfugiés de la guerre civile espagnole, des Juifs alle-

mands que mon père a aidé à trouver un emploi à l'université. Deux petites Juives allemandes sont restées avec nous pendant huit ans.»

Sous leur apparence monolithique, ses héros ont souvent un côté sombre qu'Attenborough évoque honnêtement, mais sans emphase. «Quand j'avais seize ans, je ne pouvais pas gagner ma vie en écrivant. Je me suis tourné vers le métier d'acteur. Je pouvais étudier certains aspects du caractère de l'homme. Ça m'a rendu sensible aux combats intérieurs.»

Les deux mariages que Grey Owl a eus sont cités dans le film, de même que ses questions sans réponses à propos d'un père irresponsable. Mais, il faut lire l'histoire de Grey Owl, comme elle a été rapportée, par exemple, dans le *Globe and Mail*, pour se rendre compte — en repensant au film — qu'Attenborough a rapporté ces travers d'Archibald Belaney sans vraiment attirer l'attention sur ceux-ci. En effet, après un seul visionnement, ces accrocs au mythe Grey Owl ne ressortent pas.

C'est que le cinéaste approche son métier du point de vue de l'acteur: comment le personnage se sent-il, comment justifie-t-il ses actions? Attenborough adopte ainsi les faux-fuyants de Belaney-Grey Owl comme base centrale de son film. «Plusieurs points de vue existent toujours sur une situation. Mais, le créateur (d'un film, d'un livre) a toujours raison quand il la relate. À condition qu'il ne trahisse pas l'esprit de son sujet.» Dans un film sur Simone de Beauvoir et Nelson Algren, par exemple, il ne serait pas question de lui faire quitter Jean-Paul Sartre afin d'offrir un heureux dénouement aux spectateurs, selon le cinéaste septuagénaire. «En Europe, on accepte davantage qu'en Amérique les histoires d'amour qui finissent mal.»

La grande qualité des héros d'Attenborough est leur capacité à traverser les frontières. A *Bridge Too Far* opposait des militaires insensibles et ceux qui ont à cœur leurs hommes, aux dépends, s'il le faut, de l'autorité; *Grey Owl* illustre — avec une vraisemblance très peu historique — la juxtaposition délicate de la richesse blanche et des coutumes amérindiennes présentées comme un spectacle. «La première fois que j'ai été mis en contact avec la coexistence de deux mondes irréconciliables, c'était en Inde avec les intouchables. À ma première visite en Afrique, dans les années 80, j'ai connu le sentiment d'être en minorité. L'intolérance raciale est difficile à saisir; elle vainc l'homme. J'imagine qu'elle vient de l'ignorance, qui engendre la peur. Je suis impliqué dans une école multiculturelle au Swaziland. C'est extraordinaire de voir des petits Suédois blonds jouer avec des Africains sans se poser de question, parce qu'ils le font depuis toujours.»

Attenborough admire ses héros parce qu'ils établissent des ponts entre les solitudes. Mais, il lui a fallu quelques secondes de réflexion quand *Séquences* lui a parlé des deux mondes qu'il oppose sans cesse dans ses films. «Ce n'est pas conscient, mais je crois que je m'en sers parce que ça forme des moments plus dramatiques. À un certain degré, c'est le drame le plus difficile à résoudre, parce qu'il évoque la violence. Mandela et Gandhi sont extraordinaires parce qu'ils chevauchent deux mondes. Ils transcendent les préjugés, qui débouchent sur des explosions quand ces deux mondes sont mis face à face: blanc-noir, pauvreté-richesse, santé-maladie.» ■

ROMAIN GOUPIL

La vie après trente ans

Assistant réalisateur, entre autres, de Jacques Deray, Chantal Ackerman, Roman Polanski et Jean-Luc Godard, Romain Goupil impose son regard interrogatif avec **Mourir à trente ans**, évocation d'un ami perdu (Michel Recaneti, qui s'est suicidé en 1978), en même temps qu'une profonde réflexion sur l'un des événements politiques majeurs du XX^e siècle, Mai 68. Avec **À mort la mort !**, le cinéaste change pratiquement de registre, annonçant un film qui, derrière l'humour parfois corrosif et l'ironie qui s'en dégage, est une œuvre mûre, grave et désespérée. Nous l'avons rencontré au cours du Festival des films du monde. Il s'exprime sur certains sujets.

propos recueillis par Élie Castiel



Mai 68

Grâce à Dieu, ne se sont trompés que moi et quelques dirigeants sur l'analyse de ce qu'était Mai 68. Nous pensions que cet événement politique marquait le début de l'insurrection qui allait donner naissance à la nouvelle révolution de type bolchévique, en quelque sorte la répétition de 1917 en France. Or, Mai 68 a entraîné une masse